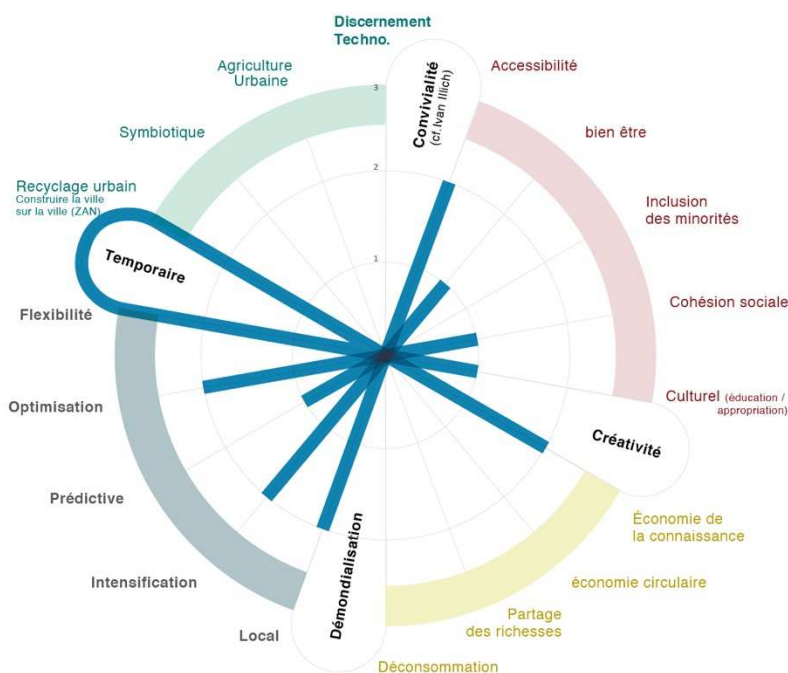


9

Ville adaptable

Dans un monde marqué par l'injonction à l'activité, la sensation de manquer de temps est un marqueur important de la vie urbaine contemporaine (Simmel, 1902). La saturation des espaces, l'accélération des rythmes ne font qu'accroître les vulnérabilités de ceux qui ne parviennent pas à s'intégrer dans cette course et réduisent les espaces de respiration nécessaires au déploiement de modes de vie désirables.



Le concept de ville adaptable

Définitions et marqueurs : Le concept de « ville adaptable » est celui d'une ville que l'on peut façonner sans qu'elle se rompe, capable d'étendre ses possibles, de reprendre ses formes dans l'espace et le temps. (Gwiastdzinski, 2016). Pour l'auteur, cela suppose un espace agile, souple, élastique, qui doit pouvoir changer et retrouver sa configuration d'origine après contraction, dilatation ou déformation. L'approche prend en compte les dimensions spatiales et temporelles : elle est chronotopique, dans l'objectif de passer d'une logique de gain de temps à celle de qualité de temps.

Les approches chronotopiques (Ascher, 1997 ; Lussault, 2001) de l'urbanisme peuvent servir d'outils à la ville adaptable. Ces approches intègrent la dimension temporelle dans l'aménagement urbain, au même titre que son bâti et que les flux qui le traversent. Ces chrono-urbanismes – dont relèvent l'urbanisme temporaire, l'urbanisme transitoire, l'urbanisme éphémère, et dans une certaine mesure l'urbanisme tactique – s'attachent à adapter le rythme de la ville à celui des individus qui y vivent, par le biais de politiques dites temporelles, en redéfinissant les étapes chronologiques de conception des projets, ou en produisant une architecture davantage flexible (Pradel, 2010).

L'urbanisme temporaire se développe dans l'attente d'une occupation définitive d'un lieu. L'objectif est d'y générer des pratiques variées à court terme et ainsi de mettre temporairement le lieu en valeur. Dans le cas particulier de l'habitat, l'urbanisme temporaire définit également une occupation temporaire d'espaces vacants, allant parfois jusqu'au squat institutionnalisé, et apparaissant en réponse à la crise du logement (Buratti, 2020). Nous pouvons alors y lire une certaine optimisation du bâti existant, une sobriété dans l'usage de l'immobilier qui permet une réflexion sur les cycles de vie longs des bâtiments...

Concepts associés : Chrono-urbanisme ; ville des proximités ; ville créative

Ville adaptable

Définition de l'urbanisme tactique :

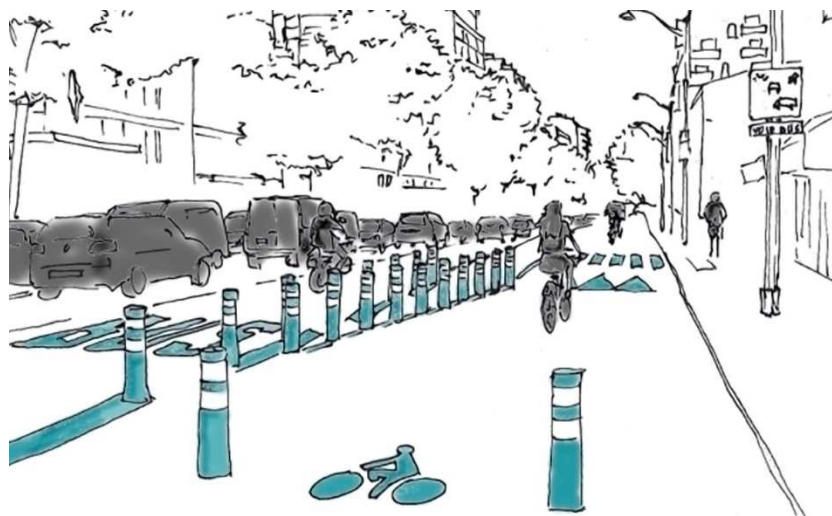
L'urbanisme tactique se définit à l'origine comme un « engagement citoyen pour lequel l'aménagement est une pratique collective qui mobilise souvent les ressorts de l'art et de l'évènementiel » (Douay et Prévôt, 2016). Il consiste en une « appropriation éphémère et ludique » (Ethier, 2017) de la ville, et plus précisément de ses espaces publics délaissés et en friche afin de les revitaliser (Besson, 2016). Ces initiatives citoyennes ponctuelles s'insinuent dans les failles des politiques de planification urbaines officielles. Autogérées, elles utilisent majoritairement un matériel facile à mettre en œuvre et peu coûteux.

...Lorsque cette occupation temporaire revêt un caractère évènementiel et festif, elle sera caractérisée d'urbanisme éphémère. Lorsque cette occupation temporaire, par la valeur d'usage qui y est créée, influe sur les logiques d'aménagement à plus long terme, on parle d'urbanisme transitoire. L'urbanisme temporaire joue à ce titre un rôle expérimental, au même titre que l'urbanisme tactique.

Les interventions relevant des urbanismes temporaire, transitoire, éphémère et tactique, par leur réflexion sur la temporalité du projet urbain, cherchent à donner du sens sur certaines localités précises de la ville. Elles sont ainsi souvent qualifiées d'« acupuncture urbaine » (Lerner, 2007; Casagrande, 2010).

Les différents concepts de chrono-urbanisme peuvent être mis au service de la réappropriation spatio-temporelle de la ville, d'un possible ralentissement. Pour autant, ils peuvent également basculer à l'inverse dans une recherche permanente d'optimisation de la ville, où la moindre faille tant spatiale que temporelle doit être comblée, participant ainsi de la saturation des rythmes urbains. L'usage des chrono-urbanismes et de l'adaptabilité des villes pose alors la question de la densité souhaitable, désirable, de nos urbanités.

Liens avec la low-tech : Dans son mode de gestion, malléable, tactique, non figé et se voulant légère pour permettre une variation de temporalités, la ville adaptable se fait cousine de la ville low-tech, notamment par la simplicité des outils qu'elle déploie.



© Adélaïde Papay

Illustration n° 9 : les coronapistes, un exemple d'une adaptation rapide des villes pour réagir aux besoins ?

Exemples majeurs : Les bouquinistes parisiens dès le XVI^e siècle ; Les Park(ing) days (REbar) ; Guerilla gardening ; Le Village au Pied-du-Courant, Montréal, (Pépinère & CO), 2014 ; Le jardin communautaire « Esta es una Plaza », Madrid ; Les coronapistes ; l'ouverture des cours d'école le week-end à Paris ; Cittaslow

ANNEXE 10 : À PROPOS DE LA VILLE ADAPTABLE, MALLEABLE

« La liberté d'utiliser notre temps comme nous le souhaitons n'est pas le signal de la fin de l'histoire mais plutôt son début ». (Theodore Zeldin)

La ville adaptable comme cadre d'opportunités

La sensation de manquer de temps est un marqueur important de la vie urbaine contemporaine. (G. SIMMEL, 1902). Le temps est devenu une ressource rare dans un monde marqué par l'injonction à l'activité. Un agenda pro chargé, annoté, saturé est le signe d'une réussite sociale. Le rythme de vie est devenu une figure esthétique de soi (M Antonioli, 2020). La saturation des espaces, l'accélération des rythmes ne font qu'accentuer les vulnérabilités de ceux qui ne parviennent pas à s'intégrer dans cette course (Gwiazdzinski, 2020)

Face à ces injonctions toujours plus rapides, les individus font désormais face au monde sans pouvoir l'habiter et sans pouvoir se l'approprier faute de temps.

Ces rythmes et la saturation des espaces actuels réduisent le champ des possibles, réduisent les espaces de respiration nécessaires au déploiement des modes de vie et des expériences inédites en rupture avec les formes et les rythmes institués. Le trop-plein de sollicitations visuelles, un rythme effréné, remplir sa vie d'activités, toujours optimiser l'espace, remplir les espaces vides... Ces saturations en tous genres ont des conséquences dans notre rapport au vivant, aux autres, à l'espace, à la créativité, à la diversité dans notre capacité à agir, à participer, comme anesthésiés, saturés par ces sur sollicitations. La saturation nous arrache à nous-mêmes. Elle fait ombre à nos capacités perceptives (M Antonioli, 2020).

La notion de « ville adaptable » est celle d'une ville que l'on peut façonner sans qu'elle se rompe, capable d'étendre ses possibles, de reprendre ses formes dans l'espace et le temps. (L. Gwiazdzinski, 2020)

Cela suppose à la fois de nouvelles mutualisations des espaces, une polyvalence des usages attribués aux espaces dans le temps (rotations, hybridation, réversibilité...), un mobilier urbain modulaire et convertible. L'espace doit être agile, souple, élastique. Il doit pouvoir changer et retrouver sa configuration d'origine après contraction, dilatation ou déformation. L'approche prend en compte les dimensions spatiales et temporelles : elle est chrono-topique.

Ce n'est pas une ville qui fonctionne 24 heures sur 24, c'est une cité qui favorise l'intelligence collective, la co-concertation où l'on se laisse le droit d'expérimenter et de se tromper pour revenir en arrière. La ville doit maximiser les interactions, elle doit être organisée de façon à ce que les individus se rencontrent et échangent pour que l'on s'y sente bien. Elle devrait passer d'une logique de gain de temps à celle de qualité de temps. La ville malléable suscite la créativité, son objectif est d'échapper aux contraintes posées par l'énergie et l'espace en utilisant la dimension temporelle.

Comment trouver le juste équilibre entre saturation et vide, entre accélération et ennui ? Quel est le bon tempo, celui qui favorise le bien être, les échanges, la participation dans la fabrique urbaine, la diversité, l'écologie ? L'amour, la littérature, l'artisanat, la ville...les belles choses prennent du temps.

Cette ville idéale, adaptable, malléable est un cadre d'opportunités, qui permet de construire son quotidien sans rogner sur les moments de cohésion (repas, week-end, nuit, vacances, fêtes...), où l'on peut devenir acteur de la ville. C'est un lieu de possibilités, d'émancipation, de diversité, de foules, une ville où les habitants ne sont pas des spectateurs mais des acteurs qui pratiquent la ville et prennent part au projet collectif. La ville adaptable pose la question des conditions d'appropriation à l'inverse de la Smart city qui n'a pas besoin de ses habitants pour s'auto inventer. La marche par exemple, y prend une place majeure parmi le champ des mobilités : modalité lente par nature, elle offre plus de prises sensorielles que les autres moyens de transport, permettant un ancrage maximal au territoire traversé qui prend alors sens.

La sensation de manquer de temps est un marqueur important de la vie urbaine contemporaine (G. Simmel, 1902). Le temps est devenu une ressource rare dans un monde marqué par l'injonction à l'activité. Un agenda pro chargé, annoté, saturé est le signe d'une réussite sociale. Le rythme de vie est devenu une figure esthétique de soi. La saturation des espaces, l'accélération des rythmes ne font qu'accentuer les vulnérabilités de ceux qui ne parviennent pas à s'intégrer dans cette course. Face à ces injonctions toujours plus rapides, les individus font désormais face au monde sans pouvoir l'habiter et sans pouvoir se l'approprier faute de temps.

Ces rythmes et la saturation des espaces actuels réduisent le champ des possibles, réduisent les espaces de respiration nécessaires au déploiement des modes de vie et des expériences inédites en rupture avec les formes et les rythmes institués. Le trop-plein de sollicitations visuelles, un rythme effréné, remplir sa vie d'activités, toujours optimiser l'espace, remplir les espaces vides... Ces saturations en tous genres ont

des conséquences dans notre rapport au vivant, aux autres, à l'espace, à la créativité, à la diversité dans notre capacité à agir, à participer, comme anesthésiés, saturés par ces sur sollicitations. La saturation nous arrache à nous-mêmes. Elle fait ombre à nos capacités perceptives.

Par une programmation évolutive et non figée des lieux il est également possible de redonner du sens à la fabrique urbaine et au commun.

Les chrono-urbanismes : outils pour la ville adaptable

Les approches chronotopiques de l'urbanisme peuvent servir d'outils à la ville adaptable, malléable. L'approche qualifiée de « chrono-urbanisme » (Ascher, 1997), ou d'« urbanisme de la chronotopie » (Lussault, 2001) intègre la dimension temporelle dans l'aménagement urbain, au même titre que son bâti et que les flux qui le traversent. Ces chrono-urbanismes - dont relèvent l'urbanisme temporaire, l'urbanisme transitoire, l'urbanisme éphémère, et dans une certaine mesure l'urbanisme tactique – s'attachent à adapter le rythme de la ville à celui des individus qui y vivent, par le biais de politiques dites temporelles, en redéfinissant les étapes chronologiques de conception des projets, ou en produisant une architecture davantage flexible (Pradel, 2010).

L'urbanisme temporaire se développe dans l'attente d'une occupation définitive d'un lieu. Il est recherché une stimulation des usages au sein d'un lieu urbain par une programmation caractérisée par sa diversité (logement, culture, commerce, associations citoyennes...). Il prend la forme d'un aménagement extérieur ou d'une occupation de bâtiments, et ce en deçà du prix du marché. L'objectif est d'y générer des pratiques variées à court terme et ainsi de mettre temporairement le lieu en valeur.

Dans le cas particulier de l'habitat, l'urbanisme temporaire définit également une occupation temporaire d'espaces vacants, allant parfois jusqu'au squat institutionnalisé, et apparaissant en réponse à la crise du logement (Buratti, 2020). Nous pouvons alors y lire une certaine optimisation du bâti existant, une sobriété dans l'usage de l'immobilier qui permet une réflexion sur les cycles de vie longs des bâtiments. C'est d'ailleurs dans sous cette forme que s'est développé le terme d'urbanisme temporaire au milieu des années 1970.

Lorsque cette occupation temporaire revêt un caractère évènementiel et festif, elle sera caractérisée d'urbanisme éphémère. Lorsque cette occupation temporaire, par la valeur qui y est créée, influe sur les logiques d'aménagement à plus long terme, on parle d'urbanisme transitoire. Dans ce dernier cas, les pratiques révélées par l'occupation temporaire du lieu peuvent être intégrées dans le projet final d'urbanisme à long terme. L'urbanisme temporaire joue à ce titre un rôle expérimental, au même titre que l'urbanisme tactique.

L'urbanisme tactique se définit à l'origine comme un « engagement citoyen pour lequel l'aménagement est une pratique collective qui mobilise souvent les ressorts de l'art et de l'évènementiel » (Douay et Prévôt, 2016). Il consiste en une « appropriation éphémère et ludique » (Ethier, 2017) de la ville, et plus précisément de ses espaces publics délaissés et en friche afin de les revitaliser (Besson, 2016). Ces initiatives citoyennes ponctuelles s'insinuent dans les failles des politiques de planification urbaines officielles. Autogérées, elles utilisent majoritairement un matériel facile à mettre en œuvre et peu coûteux.

Mu par une volonté de réappropriation de l'espace urbain par ses habitants et d'un accès inclusif aux infrastructures (Douay et Prévôt, 2016), l'urbanisme tactique est un urbanisme éminemment bottom-up. S'appuyant sur les réseaux sociaux comme gage d'une « ouverture citoyenne non élitiste », cette acupuncture urbaine porte en elle un souhait de globalisation : labellisées, certaines interventions telles que la Park(ing) Day se réfèrent à des manuels pratiques diffusés sur les réseaux. Ce type d'initiative d'urbanisme tactique peut être qualifié d'activisme urbain.

Si les bouquinistes des quais de Seine, à Paris, sont souvent présentés comme les premières expériences d'urbanisme tactique, c'est Mike Lydon qui initie ce mouvement en 2012. Cet urbanisme se réclame héritier des situationnistes et des mouvements sociaux urbains des années 1960-80, ainsi que des écrits de Michel de Certeau (1990). Aujourd'hui, les limites de l'urbanisme tactique émergent en faveur de l'expansion du mouvement : il risquerait de « perdre sa dimension subversive en se confondant avec le projet de ville néolibérale » (Ethier, 2017). On observe une forme d'institutionnalisation du recours à l'urbanisme tactique (Douay et Prévôt, 2016), qui semble permettre aux collectivités locales d'apporter une réponse rapide et à moindre frais à des problématiques urbaines ciblées pour la tester, avant d'engager des travaux plus pérennes. La limite de cette pratique est qu'elle risque de déporter les problématiques de mise en œuvre et de gestion sur les citoyens, ou de voir les espaces se dégrader rapidement, sans intervention pérenne. Enfin, la volonté d'inclusion portée par cet urbanisme ne trouverait pas toujours écho dans les réalisations concrètes, certaines populations pauvres « à qui ces sites ne semblent pas destinés » restant en marge de leur usage.

Les interventions relevant des urbanismes temporaire, transitoire, éphémère et tactique, par leur réflexion sur la temporalité du projet urbain, cherchent à donner du sens à certains points précis de la ville. Elles sont ainsi souvent qualifiées d'acupuncture urbaine (Lerner, 2007; Casagrande, 2010).

La ville adaptable au service du ralentissement : vers une ville (s)low-tech

Les différents concepts de chrono-urbanisme peuvent être mis au service de la réappropriation spatio-temporelle de la ville, d'un possible ralentissement. Pour autant, ils peuvent également basculer à l'inverse dans une recherche permanente d'optimisation de la ville, où la moindre faille tant spatiale que temporelle doit être comblée, participant ainsi de la saturation des rythmes urbains. L'usage des chrono-urbanismes et de l'adaptabilité des villes pose alors la question de la densité souhaitable, désirable, de nos urbanités.

Dans son mode de gestion, malléable, tactique, non figé et se voulant légère pour permettre une variation de temporalités, la ville adaptable se fait cousine de la ville low-tech, notamment par la simplicité des outils qu'elle déploie.

Exemples inspirants

La politique des temps en Italie en 1990, le réseau « Tempo territorial », slow city, les nuits debout, occuper des places la nuit, propice à la lenteur, à une redécouverte collective, les gilets jaunes et les rond points, la ZAD qui stoppe un projet phare autour de l'aéroport, les lieux infinis à la biennale de Venise en 2018. Mais aussi les projets d'urbanisme tactique dans le cas des citoyens jardiniers, des open streets, avec du mobilier urbain auto construit. Les quais de seine qui deviennent une plage l'été, la place de la mairie, une patinoire l'hiver, un couloir de bus un parking la nuit, les Cittaslow, la marche, l'art de la sieste, les zones à 30km en ville, les Maison des temps, les bouquinistes parisiens du XVIe siècle, les Park(ing) days (REbar), les Guerilla gardening. Et encore, le Village au Pied-du-Courant, Montréal, le jardin communautaire « Esta es una Plaza » à Madrid et les Coronapistes, ces pistes cyclables ultra-large installées un peu partout en urgence sur les voies auto dès le printemps 2020.